

>>> n'est pas la société saoudienne, qui rend l'apostasie passible de la peine de mort par décapitation au sabre. Pour autant, les témoignages des athées marocains que nous avons rencontrés, comme Kader, démontrent qu'il est extrêmement difficile, dans le royaume chérifien, de vivre au quotidien avec une vision du monde non religieuse. Dès lors, comment ne pas croire au sein d'un monde croyant ? Comment naît le doute ? Comment survient et évolue la différence ? Et comment se positionner dans cette société en tant qu'athée ?

Ces questions, soulevées par les témoignages des parcours du combattant des athées marocains, nous invitent dans un premier temps à relire *L'Incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, de Lucien Febvre, publié en 1942. Rabelais a parfois été reconnu comme le héraut des athées du XVI^e siècle. En analysant méticuleusement le rapport de l'auteur de *Gargantua* à la religion, l'historien démontre l'impossibilité pour les humanistes de véritablement se penser athée. Pour comprendre Rabelais, « dessinez d'abord la courbe de son époque », écrit-il. S'il est évident que le Maroc n'est pas la France du XVI^e siècle, force est de constater que les athées dénoncent ce que Febvre définit comme « la prise insidieuse et totale de la religion sur les hommes. Car tout cela se fait sans qu'on y pense. Sans que la question même soit posée par personne de savoir s'il peut, s'il doit en aller autrement. Les choses sont ainsi ».

« Secouer le joug commun »

Les athées âgés d'une vingtaine à une quarantaine d'années que nous avons rencontrés ont été de pieux enfants comme les autres. « Quand j'étais petit, se rappelle Hicham, 35 ans, j'allais tout le temps à la mosquée. J'étais le bon élève qui apprenait des versets du Coran à ses parents. » Tout comme Simo, 26 ans, élevé dans une famille salafite : « Enfant, je trouvais ça cool, l'islam ! J'ai suivi une éducation islamique à l'école coranique. À l'école publique, je donnais des cours de religion à mes camarades et je leur expliquais comment faire les prières. » Or, « pour secouer le joug commun, estime Febvre, il faut tout de même de bonnes raisons. Mais de quel ordre ? »

Pour Nadia, fraîchement diplômée en génie civil, c'est la confrontation à la mort qui a glissé un grain de sable dans son système de pensée : « À la mort de mon père, lorsque j'avais 13 ans, se souvient cette jeune femme de 27 ans en allumant cigarette sur cigarette, les gens m'affirmaient qu'il était au paradis et que je le retrouverais là-bas si je faisais ce qu'il fallait ici-bas. Mais je ne les comprenais pas. Quelque chose manquait : "Pourquoi la mort ?" "À quoi ressemble ce Dieu ?" "Pourquoi a-t-il décidé de ça ?" Ma famille et mes amis m'arrêtaient tout de suite : "Tu n'as pas le droit de questionner la religion, qui est sacrée et parfaite, c'est haram [interdit]." » Dans un monde où la question de l'enfer ou du paradis régit tous les faits et gestes, Asma raconte, tendue, qu'elle s'est interrogée au moment de la découverte de son homosexualité, à 11 ans : « Je me suis demandée pour quoi l'homosexualité était punie, alors que Dieu lui-même m'avait créée lesbienne. C'était contradictoire. Mais comme je savais que je risquais l'enfer, j'ai

préférée enfouir toutes ces questions dans un coin de ma tête. » En d'autres termes, Nadia et Asma, bouleversées par les événements, commencent à se poser une question quasi révolutionnaire : cette justice est-elle juste ?

Selon Febvre, Rabelais et ses contemporains humanistes du XVI^e siècle n'avaient pas à leur disposition « l'outillage mental » de l'athéisme, dont nous disposons aujourd'hui. Le jour où « il y aura une vérité, dans le domaine des sciences », n'était alors pas venu. Et la philosophie n'est, selon lui, rien de plus qu'« un pullulement de doctrines et de pensées ». Pour Febvre, l'absence de concepts philosophiques et de démonstrations scientifiques interdisait donc à Rabelais « le sens de l'impossible ». Mais aujourd'hui au Maroc, une « bonne raison » n'est pas forcément nécessaire « pour secouer le joug commun ». Le monde a changé, depuis le XVI^e siècle, et « l'incroyance varie avec les époques ». Hicham, Simo, Nadia et Asma ont certes grandi dans une société religieuse laissant très peu de place aux autres visions du monde. Il n'empêche que Rabelais n'allait pas sur YouTube et Wikipédia en un clic. Eux, si. Et ils ont découvert la philosophie, la science et... le rock'n'roll. « Quand je suis entré au lycée à 15 ans, se rappelle Hicham, j'ai détesté mon premier cours de philosophie. Je suis allé voir le professeur, et je l'ai interpellé : "Pourquoi la philosophie pose-t-elle toutes ces questions inutiles, puisque notre religion nous donne déjà toutes les réponses ?" C'était une question bête d'adolescent sûr de lui. Il m'a répondu : "Non, il y a toujours des questions, parce que nous sommes des êtres humains, et que nous sommes changeants." Cette phrase m'est longtemps restée en tête. »

Simo entrecoupe son récit de grands éclats de rire, comme pour détendre l'atmosphère : « Un jour, j'ai assisté à une conférence religieuse sur le satanisme. Ils avaient invité des fans de heavy metal. À cette époque, c'était nouveau au Maroc. Beaucoup de musiciens ont d'ailleurs été emprisonnés pour satanisme. J'ai pris le micro pour dire que le satanisme, c'était contre notre religion et l'identité de notre pays. Je n'avais jamais écouté de metal moi-même, j'étais juste bourré de stéréotypes. Mais pendant un mois, ça m'a obsédé. Je suis allé dans un cybercafé, et j'ai tapé "satanique" sur un moteur de recherche. Je suis tombé sur des morceaux de metal sur YouTube. C'était Iron Maiden. J'avais 14 ans. Ça m'a renversé, ça m'a pris tout entier. » Pour Ayoub, étudiant en sciences politiques de 20 ans, le déclic a eu lieu lors d'un cours d'éducation islamique au lycée : « Le professeur nous avait expliqué que tout non-musulman irait en enfer. Y compris des scientifiques qui ont œuvré pour le bien de l'humanité. Et j'ai trouvé ça super injuste. Moi qui reste là à ne rien faire, je vais aller au paradis, simplement parce que je suis musulman. Et quelqu'un qui a vraiment bossé toute sa vie, qui a sauvé des millions de vies, sera quand même châtié parce qu'il n'a pas suivi une certaine religion ? » Alors que cet adolescent marocain commence timidement à questionner la religion, il puise sans le savoir dans l'un des textes fondamentaux de l'athéisme, écrit plus de trois siècles auparavant : le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, de Sade. Dans ce texte de 1782, le marquis, depuis son cachot du donjon de Vincennes, met en scène un prêtre, personnifiant toute la société chrétienne, tentant une

